

Une contribution aux recherches sur le manuscrit 81 de la bibliothèque de Laon

Hervé Dumez

Où le livre est décrit

Il figure au catalogue de la bibliothèque de Laon sous la cote « Manuscrit 81 ». C'est un livre de taille médiocre, pauvrement relié au XVIII^e siècle : plats de papier brun et dos de basane. Il se compose de quarante-huit folios de parchemin, formant six cahiers. Les feuillets ont été réglés à la pointe sèche, avec vingt-quatre lignes par page (vingt-neuf pour le septième cahier). L'écriture date du IX^e siècle, comme cela se reconnaît aisément. Les cahiers II à VI (le cahier I manque) sont d'une minuscule écriture caroline soignée ; le cahier VII, est d'une graphie plus négligée. Dans les marges, on trouve des ajouts, certains tracés par une main irlandaise (au IX^e siècle, les Irlandais ont une manière propre d'écrire, très caractéristique¹).

Alors qu'un catalogue des livres de la bibliothèque de la cathédrale de Laon a été dressé au XV^e siècle, aucun numéro datant de cette époque ne figure sur le premier feuillet. De même, on ne constate sur celui-ci

aucune trace de rouille, telle qu'en laissaient les chaînes auxquelles les livres étaient attachés.

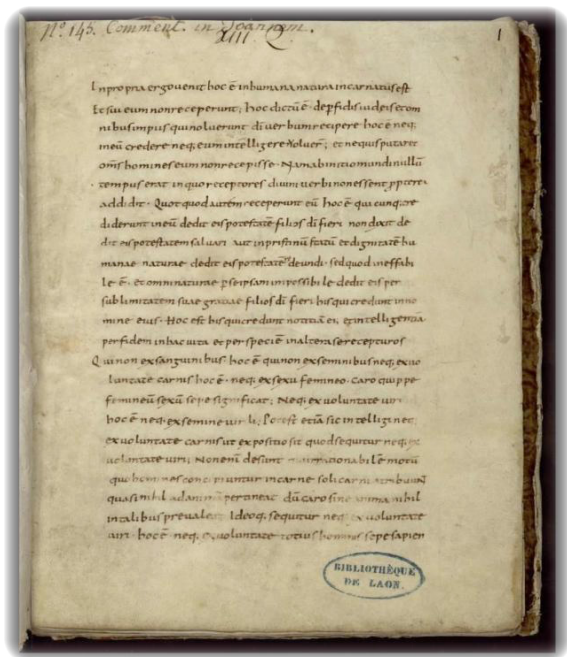
Il s'agit d'un commentaire de l'Évangile de Jean, mais il ne commence qu'au verset 11 du chapitre I et compte plusieurs lacunes. Il s'interrompt au verset 14 du chapitre VI. La suite, au folio 47 et qui commence par les mots « *Sanctus Ambrosius per subjectum ordinem...* », quoiqu'écrite par un des scribes qui travaillèrent sur les cahiers II à VI, n'a rien à voir. Le folio 48 est un extrait de comput.

Où le commentaire est commenté

Le texte est beau, précis, fouillé, dense². Il s'appuie explicitement sur cinq auteurs, et implicitement sur

1. Sur l'écriture irlandaise, le grand texte de référence reste W.M. Lindsay : *Early Irish minuscule script*. Oxford, 1910.

2. « *Tiefsinnig* » dit Traube, que l'on retrouvera par la suite.



Bibliothèque de Laon, MS 81, Johannes Scotus Erigena, *commentarius in Evangelium secundum Joannes*

beaucoup d'autres. Augustin apparaît treize fois, le pseudo-Denys cinq fois, Grégoire de Naziance deux fois ainsi que Maxime le Confesseur, Ambroise une fois. L'auteur fait à plusieurs reprises référence au texte grec du Nouveau Testament, soulignant sa supériorité sur la vulgate. De plus, son vocabulaire latin, rompant avec le glossaire traditionnel, est souvent une traduction directe du grec : *inhumanatio* remplace *incarnatio* ; *transformatio* se substitue à *transfiguratio*, etc.

Où le pédant est démasqué

Au milieu du XIX^e siècle, Félix Ravaisson parcourt la France pour dresser son *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, dont le tome 1 paraît à Paris en 1849. Il passe à Laon et tombe sur le manuscrit 81. Lui qui a publié auparavant le texte de l'homélie sur le prologue de saint Jean de Jean Scot l'Érigène est stupéfait : il retrouve dans le texte la manière de Jean Scot, ses auteurs favoris, sa façon de faire étalage de ses connaissances en grec³, les mots grecs latinisés, le caractère poétique du style. Il attribue donc le manuscrit au clerc du IX^e, d'origine irlandaise comme l'indique son surnom, intellectuel de la cour de Charles le Chauve, un des premiers clercs latins à avoir bien maîtrisé le grec, au point d'avoir été le premier à traduire plusieurs auteurs, dont le pseudo-Denys et Maxime le Confesseur.

Ravaisson venait de redécouvrir un texte totalement oublié. Mais non sans influence pourtant.

Où l'on voit qu'il est possible de dormir, tout en voyageant

Du IX^e au XII^e siècle, le manuscrit a tranquillement dormi. Nul ne l'a sans doute copié. Remarquable est le fait que Notker le Bègue, en 885-886 soit quelque vingt ans après la mort de l'Érigène, dressant la liste des plus fameux commentateurs de l'écriture dans sa *Notacio de viris illustribus*, ne le signale pas⁴. Mais au début des années 1100, alors que la ville est devenue un des centres intellectuels les plus actifs de la chrétienté, Anselme de Laon se lance dans l'effroyable tâche de compilation des gloses sur l'Évangile de Jean. Tout naturellement, il consulte les manuscrits de la bibliothèque de la cathédrale, tombe sur notre texte, et en farcit sa *Glossa ordinaria*.

Le succès rencontré au Moyen-Âge par l'ouvrage d'Anselme de Laon est considérable. Si bien que, par ce canal, le commentaire de Jean Scot se diffuse. Au point que l'Aquinate, dans la *Somme théologique*, en cite plusieurs extraits.

Le manuscrit dormait, mais son contenu courait le monde.

Où l'on s'interroge sur de mystérieuses lacunes

Le premier feuillet actuel du livre, on l'a dit, ne porte ni le numéro du catalogue fait au XV^e siècle, ni les traces de rouille des chaînes. Il faut donc admettre que le cahier numéro 1 a existé, que sur lui a été portée la cote, et qu'il a disparu ensuite, entre les XV^e et XVIII^e siècles (date de la reliure). Si le texte s'est trouvé à Laon peu de temps après sa composition, s'il faisait partie du legs de l'écolâtre Bernard, mort en 903, et du doyen

3. « On y étale », dit Ravaisson en parlant du texte, « cette connaissance de la langue grecque qui était un des principaux titres du savant irlandais à l'admiration de ses contemporains, et dont il fait parade dans tous ses ouvrages. »

4. Wolfram von Den Steinen, *Notker der Dichter und seine geistige Welt, Darstellungsband*, Berne, 1948.

Adelelme, du chapitre de Laon, si, depuis, il n'a jamais quitté cette ville, alors qui a dérobé ce cahier, dans quelles circonstances et pourquoi ?

Est-il possible, par un travail critique approfondi sur la *Glossa ordinaria* d'Anselme de Laon, et si l'on considère qu'Anselme, pour les passages de Jean commentés par Scot, retient le texte de ce dernier pour environ 40% du sien, de reconstituer, au moins pour partie, ce premier cahier ?

Il existe ensuite des lacunes dans le texte même. Or, les différents cahiers (II à VII) sont « signés » et cette signature est sans doute de peu postérieure à l'écriture même du texte. Les scribes ont donc lié les différents passages les uns à la suite des autres, comme s'ils ne comportaient pas de solution de continuité. Pourquoi l'auteur est-il passé directement de *Jn* 1, 11-29 à 3, 1-4, 28a, puis à 6, 5-14 ? Le texte manquant a-t-il été perdu juste après sa rédaction ?

Mais surtout, dernière lacune, pourquoi le silence après *Jn* 6, 5-14 ? Soit le copiste a cessé de transcrire le texte que Jean Scot avait par ailleurs rédigé ; soit l'Érigène s'est arrêté de composer.

La seconde hypothèse amène à penser à une autre : l'Érigène est-il mort en écrivant son commentaire ?

Le manuscrit semble confirmer cette supposition. Le cahier VII, en effet, le dernier, n'est pas de même facture que les autres : la réglure du parchemin est moins soignée, l'écriture plus hâtive, la marge latérale unique et l'on y compte significativement plus de corrections d'auteur en marge.

Floss a choisi pourtant la première hypothèse⁵. Il estime que l'Irlandais a bien rédigé la suite de son commentaire. Mais il y aurait développé des idées hétérodoxes sur l'eucharistie (le chapitre 6 de Jean contient l'épisode de la multiplication des pains) ; le scribe, en en prenant connaissance, se serait effrayé et aurait cessé de transcrire le texte. Pourquoi pas ? Notons pourtant que le tout repose sur une liste (minimale) de suppositions :

1. l'Érigène, théologien reconnu, aurait brusquement développé des positions hétérodoxes, suffisamment marquées pour qu'elles choquent un scribe en première lecture ;
2. le scribe était orthodoxe, et capable de faire la différence entre la doctrine sainte de l'Église catholique et ce qui n'en relevait pas (sachant que la théologie de l'eucharistie ne sera fixée que plusieurs siècles plus tard...) ;
3. l'Érigène ne parvint pas à trouver un autre scribe, plus malléable.

Où l'on croit voir apparaître la main de l'Irlandais, mort depuis neuf siècles⁶

Les cahiers portent en marge une série de corrections. Les premières sont d'écritures similaires à celles du texte même, et ne sont que de détail : les scribes se sont corrigés les uns les autres, comme cela se faisait couramment. Les autres sont des ajouts, des corrections de fond, nombreuses et importantes dans le cahier VII surtout, et ont été écrites par une main irlandaise.

Au début des années 1900, Ludwig Traube travaille sur le manuscrit de Laon, ainsi que sur les manuscrits du *Periphyseon* de Reims et de Bamberg. Il compare les corrections irlandaises des trois manuscrits,

5. Heinrich Joseph Floss, *Joannis Scoti opera quae supersunt omnia ad fidem Italicorum, Germanicorum, Belgicorum, Franco-Gallicorum, Britannicorum codicum*, Petit-Montrouge, 1853.

6. Le *Zeitschrift für Theologische Forschung und Philologische Bemerkungen* a préféré ce titre pour la section à : « Où l'on titille les zones érogènes ».

7. Ludwig Traube : *Paleographische Forschungen. V: Autographa des Iohannes Scottus, aus dem Nachlass herausgegeben von Edward Kennard Rand, mit 12 Tafeln. Vorgelegt am 13 Januar 1912, in Abhandlungen der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-philologische und historische Klasse XXVI, 1, Munich 1912.*

8. Edward Kennard Rand, The "supposed Autographa of John the Scot", University of California Publications in Classical Philology, vol. 5, (1918-1923), pp. 135-141.

9. « Iohannes aber schreibt ganz individuell und temperamentvoll wechselnd... » *Paleographische Forschungen...*, p. 5.

10. *Katalog der festländischen Handschriften des neunten Jahrhunderts (mit Ausnahme der wisigotischen)*, ed. Birgit Ebersperger (Veröffentlichungen der Kommission für die Herausgabe der Mittelalterlichen Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz / Bayerische Akademie der Wissenschaften). Teil 2: Laon – Paderborn. Harrassowitz, Wiesbaden 2004.

les attribue à la même main, en déduit qu'elle est celle de Jean Scot l'Érigène lui-même, et confirme donc de manière éclatante que le texte de Laon est de lui.

En 1912, après la mort de Traube, son disciple, Edward Kennard Rand, publie le matériel paléographique dont le maître s'est servi, précédé d'une introduction de Traube dans lequel ce dernier expose ses vues⁷. Rand se rangeait alors aux déductions de son maître.

Où l'affaire se complique

Quelques années plus tard, installé désormais aux États-Unis, ne disposant plus que des photographies, il reprend pourtant la recherche. Il en publie les résultats en 1920⁸, frappant de stupeur la communauté scientifique. Travaillant sur le manuscrit de Reims, Rand identifie non pas une écriture irlandaise, mais deux qu'il nomme *i*¹ et *i*². Il considère que l'une et l'autre appartiennent à des scribes irlandais, qu'aucune des deux n'est donc celle de Jean Scot. Il étend ses conclusions au manuscrit de Laon, sans avoir mené d'étude nouvelle sur ce dernier.

Où elle se complique derechef

Les chercheurs, par la suite, reprennent d'une part l'ensemble des manuscrits de l'Érigène, et d'autre part celui de Laon. Leurs conclusions sont les suivantes :

1. Rand a eu raison de distinguer *i*¹ et *i*².
2. Il s'avance un peu vite en affirmant qu'aucune des deux n'est celle de Jean Scot. En fait, *i*² se retrouve dans la plupart des manuscrits connus de l'Irlandais, et cette constatation est renforcée par la découverte à la Bibliothèque Nationale d'un nouveau texte. Si *i*² n'est pas l'écriture de Jean, alors il faut qu'elle soit celle d'un secrétaire irlandais qui l'ait suivi fidèlement pendant presque toute sa vie. En fait, il y a donc des chances pour que *i*² soit bien l'écriture de Scot.
3. Le manuscrit de Laon comporte des corrections qui appartiennent à une main irlandaise, et pas à deux. Ce sont des corrections de fond, comme l'a bien noté Ludwig Traube⁹, des corrections d'auteur. Certains ont donc incliné, dans un premier temps, à penser que les notes de Laon étaient celles de Scot. Mais un nouveau rebondissement est intervenu.
4. L'inégalé spécialiste de la paléographie du premier Moyen-Âge, Bernhard Bischoff, a en effet repris la question récemment¹⁰. Il penche pour attribuer l'écriture nommée *i*² par Rand à Jean Scot ; le manuscrit de Laon ne porte bien qu'une écriture irlandaise ;



Saint Dominique, Fra Angelico (vers 1440) (couvent San Marco, Florence)

mais il s'agit de *i*^l, que l'on retrouve dans la première partie du manuscrit de Reims, ce qui indiquerait que les deux textes ont été écrits à peu près en même temps¹¹.

*Où quelques hypothèses sont formulées, histoire de la compliquer encore*¹²

Quelques points demeurent obscurs.

Le premier a été signalé. Si ce manuscrit n'a jamais quitté Laon depuis la fin du IX^e siècle, passant simplement sous la Révolution de la bibliothèque de la cathédrale à la bibliothèque municipale, ayant connu l'une des vies les plus casanières qu'il ait été donné de vivre à un texte aussi vieux, qui a volé le cahier 1, et pourquoi ? Le larcin eut lieu après le XV^e siècle, nous en sommes quasiment certains. Se pourrait-il que, en des temps de Réforme puis de Contre-Réforme, ayant repéré dans l'interprétation des premiers versets du prologue de Jean quelques traits douteux touchant à l'incarnation du Verbe, mais reconnaissant dans la suite du texte le génie propre au commentateur, un moine pieux ait subtilisé le premier cahier tout en laissant les autres en l'état ? Ou qu'un voleur érudit, peut-être irlandais d'origine, passant par Laon et tombant par hasard sur ce texte oublié depuis au moins six siècles, intrigué par la manie de la citation grecque de l'auteur, ait projeté de dérober l'ouvrage, se soit pour cela attaqué à la chaîne, mais que, probablement dérangé par un chanoine gardien de la bibliothèque, il n'ait eu le temps que de s'emparer du premier cahier, devenu son seul détenteur ? Comme si ce vol, dans la profonde nuit qui devait alors régner dans la bibliothèque de Laon, était en lui-même la figure et le commentaire (manquant pour nous) du verset 5 du chapitre 1 de Jean : « *et la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise* » ?

Deuxième hypothèse. Si l'écriture irlandaise du manuscrit 81 est bien *i*^l, et si *i*^l n'est pas l'écriture de Scot, alors Scot avait un secrétaire irlandais. Comme les corrections irlandaises du manuscrit sont des corrections d'auteur, il est possible, en toute vraisemblance d'imaginer ceci : l'Érigène a quitté la cour, las de ces intrigues, et s'est lancé dans le commentaire de Jean, sentant sa fin approcher ; il est arrivé, malade, à Laon, dans les années 870 peut-être, accompagné de son secrétaire irlandais ; il a encore la force de composer son texte, et le donne à copier à un ou plusieurs scribes ; il saute le chapitre 2 de l'Évangile de Jean, car son commentaire n'eut pas manqué, sur le passage de Jésus chassant les marchands du Temple, de renvoyer aux mœurs de la cour ; il passe donc au chapitre 3 ; paralysé lui-même, grabataire, il renonce au commentaire du chapitre 5 de Jean (le paralysé de Bethzatha) et passe donc directement au chapitre 6 ; mais sa maladie empire ; on presse le scribe du cahier VII, d'où son caractère négligé ; Jean Scot ne peut plus guère se lever de son lit, et agonise ; son secrétaire irlandais lui lit le texte copié à la hâte par le scribe ; Scot corrige par oral et son secrétaire transcrit en marge ses remarques. L'Érigène meurt. Son secrétaire, désespéré, repart pour l'Irlande, laissant le manuscrit en l'état.

Mais – et combien cette hypothèse me coûte –, il conviendrait peut-être, si douloureuse qu'elle puisse se révéler, d'explorer une autre possibilité.

11. Je me suis appuyé jusqu'ici sur le remarquable travail d'Edouard Jeuneau, qui lui-même a beaucoup emprunté à Dom M. Cappuyns, B. Bischoff, l'abbé B. Merlette. Eux-mêmes, avaient emprunté beaucoup à Traube et Rand. Il n'y a guère qu'à Notker le Bègue que personne ne doive rien.

12. Ici commencent mes propres hypothèses, qui doivent paraître sous une forme plus détaillée, étayées par des sources en grande partie inédites, dans le *Zeitschrift für Theologische Forschung und Philologische Bemerkungen*.

Par deux fois en effet, en I, XXXII (311c20 & 312d70), le commentaire cite Maxime le Confesseur, en le dénaturant. Or, on a vu que Jean Scot avait été le premier traducteur de cet auteur, et que sa traduction était fidèle et juste. Par ailleurs, Scot, chacun s'accorde à le reconnaître, est un érudit scrupuleux. Comment de telles erreurs, si énormes, auraient-elles pu lui échapper ?

C'est ici qu'intervient une nouvelle hypothèse. Le secrétaire irlandais de Scot a travaillé de concert avec lui sur le *Periphyseon* (puisqu'on trouve dans la première partie du manuscrit de Reims les écritures *i*¹ et *i*²), et probablement aussi sur les traductions des auteurs grecs (quoique connaissant évidemment moins bien le grec que son maître). Au milieu de ce travail, il se brouille avec l'Érigène, cesse toute relation avec lui et se réfugie à Laon. Il décide alors, pour se venger, de monter une machination : connaissant bien les œuvres du maître, il compose un commentaire de l'Évangile de Jean à sa manière, imitant tous ses tics (citations grecques), qu'il compte truffer par la suite de doctrines hérétiques. Mais, coupé de l'Érigène, il ne dispose plus de la traduction de Maxime le Confesseur et il lui faut le citer de mémoire ; ce faisant, il commet deux grossières erreurs ; de son côté, Jean Scot a eu vent, par un canal ou par un autre, de ce qui se tramait ; de la cour, il envoie donc, à Laon où son ex-secrétaire a été repéré, une escouade de gardes chargés de s'emparer de ce dernier. Sachant le temps compté, le secrétaire bâcle le cahier VII, abandonne le manuscrit et s'enfuit. Il est déjà loin quand les gardes parviennent à Laon. Erreur tragique : ceux-ci s'imaginent que l'oiseau a fui en emportant le manuscrit, ne prenant pas la peine de fouiller la bibliothèque et ne s'apercevant pas que celui-ci est resté rangé anonymement sur un de ses rayons.

C'est là que notre voleur le trouve, une nuit de 1400 ou 1500¹³ ■

13. Une première version de ce texte est parue il y a une quinzaine d'années dans la *Lettre du CRG*. À l'époque, les travaux de Bernhard Bischoff n'étaient pas encore publiés.



Étagères de livres, Giuseppe Maria Crespi (vers 1725)